

LOUXOR

RENAISSANCE D'UN MYTHE

Début 2013, un cinéma d'art et essai pas comme les autres rouvrira ses portes dans le X^e arrondissement de Paris. Pas comme les autres ? Parce que le Louxor, laissé à l'abandon durant plusieurs années, a la splendeur d'un temple égyptien et qu'il a connu un destin fascinant. Une visite guidée s'imposait.

★ Par Laurent Dijan

Certains façades parisiennes en réfection cachent des trésors architecturaux insoupçonnés. Pour s'en convaincre, il suffit d'arpenter le bouillonnant quartier de Barbès, à l'angle du boulevard de Magenta et du boulevard de la Chapelle. Tel un vaste paquebot échoué sur un rivage urbain, se dresse un bâtiment aux murs encore sales et défraîchis. Seuls les plus attentifs remarqueront – derrière les palissades ou en levant le nez – les quelques mosaïques, souvenirs d'une époque lointaine où le Louxor accueillait les cinéphiles en masse dans un décor grandiose.

«Il aurait été criminel de laisser à l'abandon un endroit aussi magique, s'enflamme Bertrand Delanoë, qui, en ce matin frisquet du 22 avril, assiste à la visite du chantier. Les travaux débiteront en mai et s'achèveront fin 2012. Nous allons faire renaître de ses cendres ce temple mythique du cinéma, un lieu chargé d'histoire et qui a connu plusieurs vies.»

L'ÉPOPÉE D'UN CINÉMA

Mythique ? Le terme n'a rien d'excessif. L'édifice a ouvert ses portes le 6 octobre 1921, soit

quelques années avant le Rex ou La pagode. Bâti par l'architecte Henri-André Zippy et le céramiste Amédée Tibéri, il inaugure la période la plus faste pour les cinémas à l'égyptienne à travers le monde. Colonnnes, mosaïques à motif de palmettes et de papyrus, décorations murales avec frises de personnages antiques, sans oublier l'inévitable disque ailé : le merveilleux foisonnement décoratif donnait la quasi-sensation aux spectateurs de pénétrer dans un palais.

Appartenant au groupe Fournier-Lutétia qui, à cette époque, jouait un rôle majeur dans l'exploitation cinématographique, cette gigantesque salle de 1 195 places devient la propriété de Pathé en 1929. Le cinéma parlant commence alors à donner de la voix, et Pathé négocie habilement le virage. L'établissement se transforme également, à l'occasion, en scène musicale, où se produira Dizzy Gillespie et où débute le fringant Gilbert Bécaud. Rien que ça ! Bref, durant les premières décennies, le succès ne s'interrompt pas. C'est à la fin des années 50 que tout va commencer à se gâter.



Le Louxor est situé au 170, boulevard de Magenta à Paris



Un étrange tube cathodique s'invite dans les salons et modifie les habitudes des Français, qui délaissent les salles obscures. Les complexes de quartier en pâtissent les premiers, et le Louxor n'échappe pas à la règle. Pathé a pourtant tenté d'endiguer la désertification, notamment en rénovant son établissement. Outre un premier et léger lifting en 1930, dans un style plus art déco, l'édifice de Barbès subit des transformations de 1954 à 1964 : suppression des loges permettant une meilleure implantation des fauteuils au premier balcon, installation d'un écran panoramique et amélioration de l'acoustique pour offrir des conditions optimales aux spectateurs...



«Nous allons faire renaître de ses cendres ce temple mythique du cinéma, un lieu chargé d'histoire et qui a connu plusieurs vies» Bertrand Delanoë

La programmation change également. La salle délaisse l'art et essaie pour se spécialiser dans les films indiens, exotiques, dans d'improbables westerns de séries C ou autres nanars d'horreur. Au cours de ses toutes dernières années, elle projette essentiellement des fictions arabes, souvent de qualité, telles que *Chronique des années de braise*, de Mohammed Lakhdar-Hamina, (1975). Une idée d'autant plus ingénieuse que le Louxor est, à cette époque, très largement fréquenté par une population maghrébine. Hélas, ces innovations n'empêcheront pas son inéluctable déclin. Les files d'attente se réduisent, les caissiers se tournent les pouces, seuls quelques

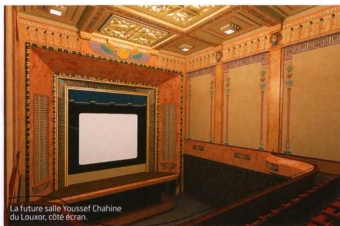
spectateurs égarés savourent bruyamment leur esquimau. En 1983, le rideau tombe sur l'écran. Au grand dam des cinéphiles nostalgiques.

NOYADE ET SAUVETAGE

Si le Louxor n'est plus, l'établissement continue cependant d'exister, désormais paré de velours rouge, de moquette écossaise, de stroboscopes, de miroirs et de boules à facettes. «Zouk la sé sël médikaman nou nis», hurle le groupe Kassav dans les enceintes de cette boîte de nuit antilais rebaptisée La dérobade. L'enseignante lumineuse, une danseuse exotique sur fond de palmiers jaunes et verts, ne clignotera que peu

de temps. Ouvrir peu après le Megatown, discothèque gay, qui mettra la clé sous la porte en 1990. Et depuis, plus rien. La salle reste désespérément vide.

Les magasins Tati, qui ont racheté les locaux, ont déposé deux permis de construire. Ils ont un temps imaginé un magasin mixé avec un cinéma, mais le projet ne s'est – on ne s'en plaindra pas – jamais concrétisé. Grâce à sa façade et sa toiture inscrites, depuis 1981, à l'Inventaire supplémentaire des monuments historiques (comme le Rex ou la Cigale), l'établissement échappe à la démolition. Il n'en reste pas moins qu'il s'effrite, se dégrade, perd de son cachet.



La future salle Youssef Chahine du Louxor, côté écran.



La même salle côté balcon.

«Le V^e et le VI^e arrondissements n'ont pas le monopole du cinéma d'art et essai. Je suis persuadé qu'il existe une demande dans le nord-est parisien» Bertrand Delanoë

Scandalisés face à ce spectacle de désolation, Action Barbès, une association d'habitants, et Sauvons le Louxor, un comité de soutien composé de nombreuses personnalités, se mobilisent pour que la municipalité rachète l'unique bâtiment néo-égyptien encore debout à Paris. Message entendu.

En 2003, la mairie débourse 1,3 million d'euros. Le projet de réhabilitation se met enfin progressivement en place. «Le Louxor comptera trois salles, indique Bertrand Delanoë. Une de 74 fauteuils, une autre de 140 et la plus grande pourra accueillir 342 spectateurs. Nous avons baptisé cette dernière salle Youssef Chahine, en mémoire de son passé. Nous misons sur une programmation d'art et essai. Pourquoi les V^e et VI^e arrondissements en auraient-ils le monopole ? Il existe une demande dans le nord-est parisien, j'en suis persuadé. Ce complexe honorerait également les cinématographies du Sud, comme l'Amérique latine, l'Inde, l'Afrique et les bassins méditerranéens. De quoi attirer la population cosmopolite de Barbès. Nous mettons tout en œuvre pour que ce lieu soit dédié à la culture et que l'on puisse y organiser des colloques et des expositions.» Difficile, aujourd'hui, d'en savoir davantage, la société chargée de l'exploitation n'ayant pas encore été nommée. Un cahier des charges sera prochainement ouvert et nul doute que, dès lors, les candidatures afflueront.

SPLENDUR ET MODERNITÉ

Pour l'heure, les différents acteurs du projet (d'un coût global de 29 millions d'euros) se concentrent sur les travaux. La tâche, aussi monumentale qu'excitante, de redonner son éclat égyptisant original au Louxor incombe à l'architecte Philippe Pumain. Première étape :

restaurer les façades dans leur état 1921, avec restitution des mosaïques, vitraux et grands mâts égyptiens disparus. Les murs de l'entrée seront également abattus, afin de bâtir un porche ouvert sur l'extérieur, comme dans ses glorieuses années. Deuxième étape : creuser en profondeur afin de construire les deux salles supplémentaires en sous-sol. Troisième étape, et pas des moindres : rénover la salle principale.

«Une salle magnifique, s'enthousiasme l'architecte. Elle mesure 14 mètres de hauteur. C'est vertigineux. Je vous garantis que bien des exploitants n'auraient pas hésité à la diviser et à créer deux écrans. On a souhaité, au contraire, préserver son volume et son caractère atypiques, de même que son deuxième

balcon.» Sa splendeur, son originalité et son cachet émaneront également de sa décoration. L'équipe de Philippe Pumain a ôté les multiples couches murales apparues au fil des époques jusqu'à retrouver l'originale de 1921. «Cette peinture nous semble superbe, commente-t-il. Elle l'est, mais elle a été faite au pochoir et, au début du xx^e siècle, n'importe quel ouvrier devait pouvoir l'exécuter. Notre devoir est, bien sûr, de ne pas l'abîmer. On va donc la protéger et la reproduire à l'identique, avec la même technique. Elle sera peinte sur un caisson d'une épaisseur de 70 centimètres, recouvrant les murs de la pièce, afin de respecter les normes d'isolation phonique.»

Accueil pour les handicapés, technologie dernier cri (projecteurs numériques, etc.), bar chaleureux de 35 m² et sa terrasse d'une surface équivalente : le complexe alliera modernité et tradition dans la plus grande intelligence. L'ouverture n'est prévue que pour le premier trimestre 2013, mais comme le fantasque Philippe Katerine, on peut d'ores et déjà dire que Louxor, on adoooooooooore ! ■

